

Le miracle de l'aube qui revient

DÉCOUVERTES

Dour

Derniers feux au Festival de Dour, sur scène et backstage, avec notre envoyé spécial. Public Enemy, Gaëtan Roussel, Soprano (photo), CocoRosie, The Herbaliser ou Pulp furent notamment de la partie.

P. 41



PHOTO NEWS

Villers-la-Ville

"Le Nom de la rose", célèbre roman d'Umberto Eco, est passé sur les planches pour le 25^e spectacle d'été de Villers. Une création mondiale spectaculaire mais aussi une adaptation perspicace qui trouve l'équilibre entre la pensée et l'action.

PP. 40-41

Dinant Jazz Nights

Parrain du Festival, le saxophoniste Joe Lovano s'est démultiplié durant quatre jours sur les scènes de Dinant, permettant, notamment, à l'Act Big Band de Félix Simtaine de renaître.

P. 42

Séries d'été

Chaque lundi, pendant cinq semaines, l'équipe de la rédaction "Lire" vous emmène à la (re)découverte d'un classique. Première lecture, aujourd'hui, avec "Un de Baumugnes", de Jean Giono.

Suite, par ailleurs, de notre série sur l'Histoire de l'automobile, en collaboration avec le magazine "Histoire". Aujourd'hui : la révolution industrielle du fordisme.

PP. 44-47

► Un moment de grâce, une expérience fragile pleine d'émotions.

► Anne Teresa De Keersmaecker a fait lever le jour sur Avignon.

Guy Duplat
Envoyé spécial à Avignon

La nuit est encore d'encre, et la ville dort. Des hommes et des femmes marchent, silencieux, vers la place du Palais des Papes. Le vent s'est calmé, un chien parfois aboie. Il est 4h30 du matin, samedi, et chacun se regarde, s'observe, prêt à partager une expérience rare qui s'annonce fragile, minimale, subtile, mais magnifique d'émotions et de sentiments. Une expérience anti-spectaculaire, à mille lieues de la foule et de la kermesse souvent vulgaire d'Avignon la journée. Les 2 000 spectateurs sont comme les passagers d'un bateau en partance vers le jour et le soleil.

Si, l'an dernier, à Avignon, "En attendant" se déroulait au crépuscule et allait vers le noir de la nuit, cette fois, avec "Cesena", Anne Teresa De Keersmaecker propose le contraire. Mais à nouveau, et cette fois dans la Cour d'honneur, ce sera sans lumières artificielles, sans décors, sans instruments de musique, avec les seuls corps et les seules voix pour aller vers le jour.

Si, dans "En attendant", le spectacle commençait par une longue note jouée jusqu'à épuisement, par un flûtiste, ici, c'est un danseur nu qui apparaît dans l'obscurité, à peine visible et qui crie, crie encore, dans un souffle qui vide son corps.

Treize danseurs de Rosas habillés de noir (dont onze hommes) et six chanteurs du groupe Graindelavoix (dont cinq femmes) entrent sur la scène vide. La danse et le chant seront sans cesse mêlés. Les danseurs chantent aussi, et inversement. Avec leurs fragilités. Nos yeux doivent s'habituer à la nuit pour distinguer les détails de leurs mouvements. Les splendides chants religieux de l'"ars subtilior", du XIV^e siècle, résonnent dans l'architecture "sacrée" de la Cour d'honneur. Danseurs et chanteurs se déplacent dans l'espace, faisant voir par le chant, l'architecture même du lieu. Enceinte royale ? Prison aussi, avec ses murs infinis de pierre dont la seule ouverture est le ciel.

Ils marchent, dansent, se regroupent, se séparent, s'épaulent, forment des tableaux immobiles de corps mêlés, se

rejetent, selon une mathématique subtile. Sur la scène, il y a un cercle de terre, comme dans une sculpture de Richard Long. Les danseurs l'écrasent, font projeter la poussière. Il s'agira bien ici d'un rituel, d'un "sacre du printemps", qui part du sol et de la terre pour aller vers l'air. Les pieds ralentent et leur bruit participe à la musique comme ce marteau qui, obstinément, tape sur un mur, geste dérisoire voulant réveiller l'Histoire des murs. Le titre du spectacle, "Cesena", est le nom de la ville italienne dont les habitants furent exterminés sans pitié par Robert de Genève en 1377, avant que ce dernier ne devienne le premier pape d'Avignon lors du schisme. C'est dans cette Cour d'honneur qu'il a été et qu'il a entendu cette même musique superbe.

Les danseurs effondrés, portés, couchés, rappellent ces temps tragiques. D'autres sont comme soumis à des exorcismes doux. Puis, peu à peu, le jour se lève. Le ciel devient violet, bleu foncé, s'éclaircit. Des vols de martinets déchirent l'air. La danse s'allège, se fait plus aérienne, monte vers le ciel. Le virage est clair quand tous les chanteurs et danseurs mélangés viennent en une ligne, sur le devant de la scène, chanter le Kyrie.

Un grand miroir juché sur la tour, imaginé par Ann Veronica Janssens, devrait nous renvoyer les premiers rayons du soleil et illuminer, tour à tour, le chanteur qui annonce "le rayon du soleil" et puis les spectateurs, un à un. Mais la météo, ce jour-là, était capricieuse et nuageuse. Qu'importe, l'éclair lumineux était implicite et son intermittence n'a pas gâché la grâce fragile du moment.

Même si on a pu regretter le soleil, même si l'adoration au soleil fut ici un peu vaine, même si, au-delà de la première, le spectacle devrait peut-être resserrer un peu son fil dramatique, ATDK a offert aux spectateurs un moment rare qui fera date dans l'Histoire du Festival, à côté du Béjart de 1967 dans la Cour d'honneur ou du "Nelken" de Pina Bausch, dans la même enceinte. Elle l'a fait à sa manière, en grande artiste, radicale, sans concessions, prouvant que le dépouillement peut créer encore davantage d'émotions et faire naître en chacun des images, des sons, des sentiments de beauté et de mélancolie.

Les groupes qui se forment, la solitude, le combat, l'expérience de l'aube, la voix, le corps : ce matin-là, on a compris des choses essentielles dans le silence de la fin de la nuit.

→ "Cesena" viendra à la Monnaie à Bruxelles (en collaboration avec le Kaaitheater) du 12 au 16 novembre.



© ANNE VAN AERSCHOT

Avec "Cesena", ATDK offre un moment rare qui fera date dans l'Histoire du Festival d'Avignon.

Raconter Jeanne d'Arc, et en flamand

► Vendredi, un autre spectacle belge sera dans la Cour d'honneur. Tom Lanoye, auteur du texte de la pièce de Guy Cassiers.

Rencontre Guy Duplat à Avignon

Cette année, deux spectacles belges ont le privilège de la Cour d'honneur. "Cesena", d'Anne Teresa De Keersmaecker (lire ci-contre), et "Sang et roses", l'histoire de Jeanne d'Arc et de Gilles de Rais, de Guy Cassiers, d'après un très beau texte de l'écrivain flamand Tom Lanoye. La première en Avignon aura lieu vendredi prochain. Nous avons longuement rencontré Tom Lanoye, dont le pièce "Mamma Medea" est aussi au programme du Rideau, la saison prochaine, et qui jouera son texte magnifique, "La langue de ma mère" cet automne, sur la scène du KVS. Voici déjà quelques extraits, plus politiques, de cet entretien. Nous donnerons la suite à la veille du spectacle.

Tom Lanoye explique d'abord son rapport à Avignon. "Cela fait dix ans, nous dit-il, que j'y viens chaque année comme spectateur. La première fois, j'y

ai lu un de mes textes. Avec Guy Cassiers, on y a joué "Atropa" que j'ai écrit en alexandrins. Mais cette année est extraordinaire sur trois points : nous allons jouer "Sang et roses" dans la Cour d'honneur, c'est-à-dire sur "la" scène la plus prestigieuse d'Europe. C'est comme, pour un footballeur, de fouler l'herbe du stade de Wembley ou du Nou Camp à Barcelone. De plus, on le fait avec un spectacle qui tente de faire le procès de l'institution religieuse à l'époque de Jeanne d'Arc, mais aussi d'aujourd'hui. Enfin, nous jouons en néerlandais (avec surtitres français) un spectacle pourtant consacré à un personnage mythique de la France. Jeanne d'Arc (pas la Jeanne d'Arc du Front National) est le Lion des Flandres de la France. C'est incroyable de pouvoir jouer ça, c'est comme si on venait jouer à Anvers, en français, un spectacle sur Jan Breydel".

Tom Lanoye – qui s'est toujours battu contre les nationalismes, et en particulier contre le discours de la NV-A – se dit reconnaissant de pouvoir faire

entendre son texte en néerlandais dans une telle enceinte. "Je peux faire entendre la musique de ma langue, et ma version de cette musique. J'ai toujours été frustré de voir que nos danseurs, nos chorégraphes, nos peintres, nos stylistes, nos musiciens, nos rock, avaient une langue internationale, reconnue partout. La mienne, celle de la littérature et du théâtre, ne l'était pas. Je suis très heureux du succès rencontré en Communauté française par mon livre "La langue de ma mère", sorti en français au printemps, et je suis heureux que "Mamma Medea" soit joué au Rideau, mais il a fallu trente ans pour que mes textes et mes pièces, pourtant joués si souvent aux Pays-Bas ou en Allemagne, arrivent au sud du pays. Pour moi, la langue est importante, et mon combat est de pouvoir créer de belles choses dans ma langue. Et j'utilise mes textes et ma langue pour combattre les nationalismes et les monocultures."

"Où sont aujourd'hui les chantres de la N-VA, les Sigfried Bracke, les Vic Van

Aelst ? Ils ne sont pas venus à Avignon fêter le fait qu'on joue en néerlandais dans la Cour d'honneur. Ils ne veulent pas voir que la soi-disant arrogance francophone dont ils nous rebattent les oreilles, et qu'ils utilisent pour empêcher toute solution politique à la crise belge, est fausse. Qui sont alors les bigots ? Ce sont ceux qui préfèrent garder le statut éternel de victimes. Ce sont des gens frustrés qui veulent garder leur statut de victimes. En Flandre, aujourd'hui, la seule vérité est la vérité économique. Mais si c'est cela, pourquoi ne voient-ils pas que notre théâtre, notre culture s'exportent et sont un succès, un marché ? Pour moi, les transferts financiers "scandaleux", dont parle la N-VA, ne sont pas ceux vers le sud du pays, mais bien vers Electrabel et les grosses entreprises."

→ "Sang et roses" en Cour d'honneur à partir du 22 juillet. Le spectacle sera donné au Kaaitheater, à Bruxelles, du 2 au 4 mars 2012.